

Le Conte des Marées

Anaïd Sayrin

Savez-vous ce qui provoque le phénomène des marées ? Peut-être vous a-t-on déjà dit que c'est à cause de l'attraction de la Lune que l'eau se tire et se retire... mais vous a-t-on vraiment expliqué pourquoi ? Comment est-ce que ça marche ? Moi je le sais, et c'est un secret bien gardé, car si vous le saviez aussi, vous ne pourriez pas vous empêcher d'avoir le cœur serré en voyant les vagues avancer puis repartir sur le rivage.

Vous voulez quand même connaître la vérité ? Alors laissez-moi vous raconter l'histoire.

Il y a bien longtemps, bien avant que vous tous soyez nés, et bien avant que nos parents, nos parents ou nos arrière grands parents ne puissent s'en souvenir, il n'y avait ni mer ni océan sur notre terre. Les paysages étaient secs et partout où les yeux se posaient, on ne voyait que du jaune et de l'ocre. Du jaune. Et puis de l'ocre. C'était tout ce qui existait. L'eau qui tombait du ciel était directement absorbée par cette terre aride, et il fallait creuser des puits très profonds pour la trouver et la tirer jusqu'à la surface, pour la boire et survivre. On racontait pourtant qu'on pouvait trouver, dans quelques endroits du monde, des flaques d'eau nommées lacs, mares ou étangs, et qu'autour d'elles poussaient aussi de grandes ombres vertes, mais elles étaient si rares qu'on en parlait comme des légendes.

Mais ces lacs, ces étangs, et ces grandes ombres vertes, les deux enfants dont je vais vous raconter l'histoire n'en avaient jamais vus. Ils vivaient dans deux petites maisons mitoyennes, isolées au milieu d'un gigantesque terrain rocailleux sur lequel leurs deux familles vivaient seules. Ils étaient nés presque en même temps, avaient joué et grandi ensemble. Peu à peu, ils étaient aussi devenus ensemble deux adultes partageant ce lien si spécial qui prenait ses racines dans l'enfance. Et tout le monde sait que ces racines-là sont celles qui s'ancrent le plus profondément, celles qu'on ne peut jamais, jamais arracher. En grandissant, leurs parents aussi avaient vieillis, et les années les avaient emportés au fur et à mesure, laissant les deux plus jeunes dans leurs deux petites maisons perdues au milieu des rochers. Dans la solitude, ils étaient devenus le monde entier l'un pour l'autre et ne se séparaient presque jamais. La vie s'écoulait ainsi pour eux, chaque jour côte à côte, main dans la main, parlant un langage qu'ils avaient inventé au fur et à mesure que les années passaient.

Le moment qu'ils préféraient tous les deux venait à la nuit tombée. Dès que le soleil commençait à baisser, ils sortaient de leurs maisons et s'asseyaient face à cette immensité qu'ils connaissaient par cœur. Car alors, la nuit qui tombait leur offrait un spectacle qui transformait le paysage et le sortait de sa routine jaune et ocre. La Lune qui voyageait chaque nuit dans le ciel projetait tous les soirs des ombres différentes, traçant à la manière d'un peintre, là une trainée de bleu, ici un aplat de noir profond, là-bas une rayure argentée qui guidait leur regard jusqu'à l'horizon. Au-dessus de leur tête, les étoiles brillaient comme autant de gouttes de pluie que le sol avalait autour d'eux. On aurait dit que le temps s'arrêtait au milieu d'une averse, que les gouttes se figeaient en l'air avant qu'elles n'aient pu toucher terre. Leurs yeux, fatigués par les mêmes reliefs qui leur faisaient face chaque jour, s'illuminaient alors, et la Lune redonnait des couleurs à leurs rêves.

Un soir qu'ils contemplaient comme à leur habitude le fantastique spectacle de la nuit, il lui dit :

« Est-ce que tu t'es déjà demandé de quelle couleur est le monde ailleurs ? »

« Le monde est le même partout, répondit-elle. On dit qu'il existe quelque part de l'eau qui reste en surface et que cette eau colore tous les paysages autour. Mais personne ne l'a jamais vraiment vu. »

« Ce n'est pas juste, reprit-il. Regarde au-dessus de nous, il y a tant de couleurs, de bleu, de noir, d'argenté qu'on pourrait repeindre la terre entière si on pouvait en voler un tout petit peu. Parfois, j'ai l'impression qu'il nous suffirait de tendre la main pour attraper une étoile et la frotter sur ces montagnes pour qu'elles ne soient plus aussi ternes. »

Joignant le geste à la parole, il tendit la main vers le ciel. Elle l'observa avec inquiétude. Il lui semblait que pour la première fois, il regardait dans une direction vers un endroit où elle ne se trouvait pas. Pour la première fois, elle n'était pas dans son champ de vision.

Les jours suivants, elle le surprit souvent debout devant la maison, le regard fixé sur le lointain, scrutant quelque chose qu'elle ne voyait pas. Il se relevait même parfois la nuit et partait pour de longues marches dans l'immensité rocailleuse dont il revenait silencieux et pensif.

Un jour, il prononça enfin la phrase qu'elle redoutait tant.

« Il faut que j'aille voir. »

Elle le regarda sans rien répondre.

« J'ai bien réfléchi tu sais, je suis allé plus loin que nous ne sommes jamais allés, et je suis presque sûr d'avoir trouvé un chemin qui me permettrait de monter sur la Lune. Je pourrai alors voler quelques couleurs, les ramener ici et alors nous pourrions complètement changer ces terres qui nous entourent. Je ne peux plus rester là à regarder chaque jour la même chose, les mêmes pierres, le même jaune. Je vais devenir fou si je n'essaye pas, au moins, si je ne vois pas quelque chose de différent, si je ne vais pas voir à quoi ça ressemble là-bas. »

Et il leva son doigt vers le ciel.

« Tu sais que je ne pourrai pas te suivre, répondit-elle. La marche sera trop longue, j'ai le vertige et nous ne pouvons pas laisser les maisons toutes seules. Qu'est-ce qui se passera si quelqu'un les voit vides ? Ils vont les détruire, prendre nos souvenirs. Est-ce que tu vas me laisser seule ici ? »

« J'ai pensé à tout ça, ne t'inquiète pas. Je sais que l'un de nous deux doit rester ici. Et puis, je ne partirai pas longtemps. Mais pour être sûr de ne pas perdre mon chemin, et pour que nous restions liés malgré la distance, nous allons nous attacher tous les deux par la taille. Comme ça, quand je voudrais revenir à toi, je n'aurai qu'à redescendre et suivre la corde jusqu'à la maison. Qu'en penses-tu ? »

Elle savait que sa décision était prise et que rien ne pourrait le faire changer d'avis. Elle avait appris à lire sur son visage les signes de la détermination inébranlable. Il n'y avait rien à faire. Elle acquiesça doucement. Après tout, s'il y avait ce lien entre eux, cette corde pour les lier l'un à l'autre, elle n'aurait peut-être pas si peur...

Il est parti le lendemain. En s'éloignant de la maison, il a d'abord marché dos au chemin pour garder ses yeux posés le plus longtemps possible sur elle qu'il laissait derrière lui. Ils avaient attaché à leur taille une corde d'une longueur infinie pour les garder ensemble, mais elle ne pouvait s'empêcher de se dire que pour la première fois, elle ne se tiendrait pas à côté de lui, qu'elle ne verrait pas ce que lui verrait au même moment. Et c'était comme perdre en partie la vue.

Au bout de plusieurs mètres, il se retourna. Le paysage sec, désert, s'élevait autour de lui. De hautes montagnes l'entouraient, l'enfermant dans une cuvette au fond de laquelle se découpait un ciel bleu presque trop pesant.

Il avança ainsi, plusieurs heures, sentant la corde qui se défilait derrière lui. Il tirait parfois légèrement dessus, attendait quelques secondes, puis sentait à nouveau un timide tiraillement, la réponse attendue de l'autre côté de la corde.

Il marcha toute la journée, entouré des murailles rocailleuses. Au coucher du soleil, il avait atteint l'horizon. C'est là qu'il vit que son intuition avait été la bonne. A cet endroit exact, là où le pied des deux montagnes se touchait, le monde basculait à la verticale, et le ciel s'élevait devant lui comme une grande muraille. Le soleil rougeoyait encore légèrement. Il s'assit. Il savait qu'il devait attendre la nuit pour continuer son chemin et grimper vers la Lune.

Enfin, l'obscurité tomba. D'ici, le ciel lui paraissait plus froid, plus glacé, plus effrayant que lorsqu'il le contemplait, assis devant les portes de leurs maisons. Il hésita, se retourna. La corde était toujours là, rampante comme un long serpent qui le liait à deux petites lueurs hésitantes au loin, très loin. Il tira à nouveau sur la corde, obtint la réponse qu'il voulait. Ce tout petit mouvement lui redonna courage. « C'est maintenant ou jamais », se disait-il. « Il faut que je ramène de nouvelles couleurs dans notre vie. »

Il agrippa la première étoile. Elle avait l'air solide. Posa un pied sur une seconde, appuya fort pour s'assurer qu'elles pourraient supporter son poids. Tout semblait se dérouler comme prévu. Alors, doucement, avec précaution, il se mit à grimper, attrapant une étoile puis une autre, se hissant d'elles en elles à la force des bras. Les étoiles étaient si petites qu'il avait à peine la place d'y poser la moitié du pied pour avancer dans sa montée. Mais il était déterminé à présent. En levant la tête, il voyait la Lune. Il n'avait plus que cet objectif en tête. Le reste n'était que mécanique.

Combien de temps avança-t-il ainsi, le long du mur du ciel, d'étoiles en étoiles, sentant la corde frotter derrière lui sur l'obscurité ? Il ne s'en rendait plus compte. Plus rien n'existait, ni la fatigue, ni la soif, ni la faim. Devant ses yeux, seule la Lune avait pris place.

Et soudain, il la toucha. Il sentit sous sa main une surface différente, plus lisse, et légèrement plus chaude que les étoiles hérissées et glacées sur lesquelles ses mains se coupaient pendant son ascension. Il se hissa à la surface de la Lune. Gardait les yeux fixés sur le sol un moment. Et releva enfin la tête.

Devant lui, une vision dont il n'avait jamais osé rêver s'étalait devant lui. Le sol d'une blancheur de lait était recouvert d'une légère poudre d'or qui se soulevait lorsqu'il marchait. L'horizon ici était dégagé, aucune montagne ne venait empêcher son regard de naviguer sur ces roches qui n'étaient pas plus grandes que lui et qui projetaient çà et là des ombres bleutées à ses pieds. Par endroit, le blanc du sol devenait légèrement argenté, là où des creux s'étaient formés. Au fond, une eau

presque fluorescente brillait. Et partout, partout autour de lui, la nuit noire l'enveloppait à 360°, laissant ses yeux sauter de nébuleuses en nébuleuses. Il en avait le souffle coupé. D'abord, le blanc et le noir violacé contrastaient tellement qu'il s'en était retrouvé aveuglé. Mais doucement, la persistance rétinienne s'était estompée, ses yeux s'étaient habitués à ces nouvelles couleurs, et il voyait apparaître des nuances dont il ne connaissait même pas le nom. Les ombres bleues se teintaient par endroit de violet. Le blanc, le gris, l'argent et le crème se mélangeaient à la surface lunaire. Tout brillait, tout étincelait.

Il avança à travers ce relief inconnu, d'abord hésitant, puis d'un pas de plus en plus assuré. Il commençait à reconnaître certains endroits, se familiarisait avec cette nouvelle planète. Sa tête s'emplissait de nouveaux rêves et d'infinies possibilités. Il sautait dans les flaques d'eau de lait, s'éclaboussait d'argent, courait sur les pierres bleues et se couchait face à l'espace, voyant à présent les étoiles comme autant de marches qui pouvaient le mener vers une autre planète. Il avait percé le secret de l'univers, et était bien décidé à l'explorer jusqu'à ses confins.

« Si seulement elle était là, si seulement elle pouvait voir tout ça. »

Et soudain, il s'aperçut qu'il n'avait pas pensé à elle depuis longtemps. Qu'il n'avait pas tiré sur la corde, n'avait pas reçu de réponse. Ses pensées avaient été entièrement absorbées par la Lune, et celles qu'il avait laissées en bas s'étaient échappées de ses pupilles. Il s'apercevait qu'il avait presque du mal à se souvenir avec autant de précision qu'avant des formes et des détails de son visage. Les étincelles de l'espace lui avaient comme brulé la rétine, certains contours de ses souvenirs étaient devenus flous. Mais sa présence physique à elle, soudain, il en sentait l'absence. Le manque de quelqu'un à ses côtés. Comme si sa silhouette à elle faisait un trou dans l'air, quelque part sur sa droite. Et ça, c'était inhabituel.

Mais il ne pouvait pas se résoudre à descendre alors qu'il venait d'arriver. Il décida donc de tirer sur la corde de toute ses forces, de l'attirer elle jusqu'à lui. Sans doute comprendrait-elle facilement qu'il voulait qu'elle le rejoigne. Non, décidément, il ne pouvait pas redescendre vers leur vie si monotone. Elle devait venir, elle. Ils auraient tant de voyages à faire et de nouvelles planètes à découvrir. Elle serait forcément d'accord.

Il s'assit sur le sol, cala ses pieds contre deux pierres pour se préparer à tirer le plus fort possible et la hisser jusqu'à la Lune.

La corde pesait une tonne.

Cela non plus, il ne s'en était pas rendu compte.

Le poids à l'autre bout de la corde était tel qu'il pouvait à peine le faire bouger. Il tira fort, le plus fort qu'il pouvait, il sentit que la corde avançait vers lui de quelques centimètres... pour retomber tout aussi vite. Le poids qu'il soulevait de l'autre côté montait puis s'écrasait sur le sol, impossible de se hisser jusqu'à lui. Un poids – il n'osait pas se l'avouer – un poids mort.

Ce qu'il ne savait pas, c'est que le temps dans l'espace passe bien différemment que sur notre terre. Ce qu'il croyait être une journée s'était transformée en années entières dans les petites maisons perdues au milieu des montagnes rouge et ocre. Lorsque les petits tiraillements auxquels s'était réduite leur communication avaient cessé, elle était sortie sur le perron pour l'attendre, pensant qu'il

avait décidé de prendre le chemin du retour. Elle l'avait attendu pleine d'espoir pendant des semaines et des mois. Puis, elle avait compris qu'il ne reviendrait pas. Elle avait compris que la Lune l'avait emporté, qu'il ne voudrait plus redescendre, malgré elle qui l'attendait. Elle se mit à pleurer, pleurer sans interruption, debout devant les portes de sa maison. Et ses pleurs, au fil des ans, avaient formé autour d'elle une robe de larmes. Elle avait inondé les alentours, et se tenait à présent au milieu d'une immensité d'eau salé. De ses yeux, des océans avaient coulé.

Assis sur la Lune, il tirait sur la corde pour la hisser jusqu'à lui. Devenue trop lourde des ses larmes et de ses océans, elle se hissait légèrement, entraînant l'eau avec elle, puis revenait en arrière lorsque les forces de son amant sur la Lune n'étaient pas suffisantes pour l'emmener plus loin.

Depuis toujours, depuis que les océans sont nés, ils continuent ce va et vient. Il tire la corde sur la Lune, et ne peut pas se résoudre à partir explorer l'univers sans elle. Elle reste enfoncée sur la terre, ses larmes trop lourdes pour être charriées par lui. Et c'est pourquoi on dit que chaque jour, l'attraction de la Lune fait se retirer puis revenir l'eau, provoquant le phénomène des marées. C'est pourquoi aussi, je pleure toujours devant les vagues : parce qu'elles racontent la séparation de deux amants qui se retrouveront seulement le jour où il acceptera de se décrocher de la Lune.